

# L'Amitié

Franz Kafka

*traduit de l'Allemand par*

**Nicola DeMarchi et Jeremy Ergas**



**attribution - pas d'utilisation commerciale - partage dans les mêmes conditions**

Ici, il conviendra de rappeler aux sceptiques et aux petits penseurs que le libre partage de contenu va au-delà du téléchargement illégal de films hollywoodiens. Une idée que les presses de Gutenberg n'ont pas su satisfaire et qui ne se veut pas croisade de missionnaires mais qui, par des conditions nouvelles, devient possible. Bien que dans notre cas il ne s'agisse que de simples « petits projets d'art », si l'information était libre, les vaccins contre le sida ne seraient pas réservés à une élite blanche et les voitures qui emmènent vos enfants à l'école auraient depuis longtemps cessé d'être une catastrophe pour leur avenir. Des parasols à l'envers permettent à tout le monde de profiter du soleil et pas à une minorité privilégiée d'être à l'ombre et, de toute manière, les parasols n'ont jamais protégé qui que ce soit d'un astéroïde.

## **Index**

Préface de Kurtz Plank .....	3
L'amitié.....	6
Dernier chapitre du « Disparu »	
Dernier chapitre du « Procès »	
Dernier chapitre du « Château »	
Pour un nouveau Kafka : postface de Jaroslav Boehme.....	35
Note des traducteurs.....	41

## Préface de «L'amitié»

Tout commença au début du mois d'avril. Je venais de publier un éditorial dans les colonnes d'un quotidien zurichois où je rebondissais sur l'affaire des manuscrits inédits de Kafka que l'Etat d'Israël revendiquait aux filles d'Esther Hoffe, l'ex-secrétaire et maîtresse du défunt écrivain pragois Max Brod. Dans ce papier, je m'indignais de l'injustice littéraire et pénale suivante : avant sa mort, Kafka avait donné une partie essentielle de ses écrits à son ami de toujours, Max Brod, en lui sommant de les brûler, mais au lieu de respecter cette dernière volonté, Brod prit la liberté non seulement de les publier mais aussi de les altérer. En outre, il priva à jamais les héritiers naturels de la famille Kafka des abondantes recettes du fonds littéraire qui auraient dû leur revenir de droit.

Mon éditorial, comme attendu, suscita une certaine polémique et une semaine après sa parution, je reçus l'appel d'un employé de banque zurichois. Ce dernier avait lu mon papier et voulait me faire part d'une découverte qu'il avait faite concernant l'affaire Brod-Kafka. Il me donna rendez-vous le 17 avril dans un bar peu fréquenté d'Altstetten pour me remettre un document confidentiel. C'était la copie d'une lettre de Max Brod datée de 1968 et adressée à Esther Hoffe. De façon accidentelle, cette lettre s'était glissée parmi les écrits inédits de Kafka que les filles d'Esther Hoffe avaient déposés dans les coffres-forts de la banque et que mon informateur avait été chargé de déplacer. Dans ce courrier, Max Brod formulait la « conviction longuement mûrie » que son « ami Franz » avait caché « des écrits essentiels à la compréhension de son œuvre ». Brod faisait également allusion à une « visite dangereuse » faite en 1939 au domicile des Kafka à la Zeltnergasse dans l'intention de savoir si sa conviction était bien fondée. La visite en question avait « tourné court », car Ottilia, la sœur de Franz qui habitait alors l'appartement de famille, avait interdit à Brod d'entrer, certainement parce qu'elle lui en voulait encore de la façon dont il s'était injustement approprié l'œuvre de son frère.

La lettre de Brod me frappa au point que, deux jours après le rendez-vous avec mon informateur, je me rendis à Prague à la Zeltnergasse. Au numéro 3, où habitait maintenant un dénommé Jaromir David Hladik, je fus accueilli par un homme efflanqué d'une quarantaine d'années aux longues oreilles pointues, aux épais sourcils et aux grands yeux sombres. Après que je lui eus expliqué les raisons de ma visite tout en le rassurant quant à mes intentions, il me fit entrer sans même me demander plus de détails. Au fil de la discussion que nous

eûmes ensuite dans son salon, il m'informa qu'il était l'arrière-petit-neveu de Franz Kafka. Cette marque de confiance m'encouragea et je lui demandai s'il avait connaissance d'un endroit où son arrière-grand-oncle aurait pu dissimuler les écrits dont parlait la lettre de Brod. Il me répondit que tout l'appartement avait été récemment rénové, mais qu'un réduit était resté tel quel depuis l'époque où Franz y avait vécu. Sans que je n'eusse à le lui demander, il se leva et m'invita à le suivre jusqu'à une porte dérobée au bout d'un étroit corridor.

Le réduit était si encombré de meubles anciens qu'on eût toutes les peines du monde à y pénétrer. Ce capharnaüm n'était pas pour nous arranger. On se trouvait face à une multitude de cachettes possibles : des armoires, des consoles et des tiroirs contenant à leur tour des boîtes remplies de vieille papperasse jaunie qu'il nous fallut passer au peigne fin. Après plusieurs heures, j'étais sur le point de proposer à Jaromir Hladik d'interrompre nos recherches lorsque celui-ci se mit à quatre pattes pour inspecter le plancher. Je l'imitai et nous finîmes par découvrir une enveloppe poussiéreuse sous une planche mal fixée. Dans cette enveloppe se trouvaient une centaine de feuillets noircis par une écriture irrégulière et enlevée qui nous était reconnaissable parmi toutes les autres. Sur la première page était simplement inscrit « L'amitié », puis le texte commençait sur des feuilles volantes et non-numérotées, avec parfois quelques blancs, ratures ou biffures. Sans même nous relever du sol où nous étions agenouillés, nous nous mîmes tout de suite à lire.

Jaromir Hladik leva les yeux de la dernière page de « L'amitié » et nous nous regardâmes, bouleversés. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute : le texte que nous venions de lire allait faire date dans l'histoire de la littérature. En effet, de nombreux signes portaient à croire que ces fragments complétaient les trois romans inachevés de Kafka et, plus inouï encore, les réunissaient en une trilogie ! Le jeune Karl du « Disparu »<sup>1</sup> devenait le Josef K. du « Procès » qui devenait à son tour le K. du « Château ». Les trois romans étaient en vérité un seul qui commençait à bord d'un paquebot entrant dans le port de New York et se terminait dans une des innombrables salles du Château !

Le style du texte, de façon surprenante, ne correspondait pas à ceux des trois romans comme on aurait pu s'y attendre, mais effectuait un grand écart entre le Kafka de la maturité et celui des premiers récits. Un autre Kafka où la densité et la profondeur psychologiques étaient allégées par des trames naïves et une verte agilité de conteur. Une foule de questions se bousculèrent dans mon esprit alors que je tentai de m'expliquer cette incongruité stylistique : Kafka avait-il déjà écrit des formes embryonnaires de ses trois romans durant sa jeunesse ? Mais

dans ce cas, pourquoi n'avait-on retrouvé que les chapitres finaux de ces versions primitives ? Et pourquoi ne faisaient-ils pas partie du lot d'écrits que Kafka avait confié à Max Brod ? Était-ce un choix volontaire, ou Kafka les avait-il oubliés au moment de rassembler son œuvre ?

Le kafkologue Jaroslav Boehme tente de résoudre ces mystères à la fin de cet ouvrage, mais des doutes subsistent, ouvrant la voie à une infinité d'interprétations possibles. Ce sera donc également aux futurs lecteurs de « L'amitié », experts de Kafka ou non, de chercher leurs propres réponses et d'échafauder leurs propres théories sur cette œuvre au destin extraordinaire.<sup>2</sup>

Kurtz Plank  
Zurich, août 1999

<sup>2</sup> J'en profite ici pour saluer les efforts infatigables de l'éditeur du présent ouvrage, mon ami Wjatscheslaw Ivanovitch Roehmer, sans qui tout ce projet n'aurait pas vu le jour.

## **L'amitié**

# L'amitié<sup>1</sup>

[Dernier chapitre du « Disparu »<sup>2</sup>]

Lorsque Karl descendit les marches du train et posa pied sur le quai de la gare d'Oklahoma, il disparut un court instant dans l'épais nuage de fumée que crachait la locomotive après sa course à travers les plaines verdoyantes, au-dessus des rivières argentées et le long des champs de blé balayés par le vent du Midwest. Karl traversa le rideau de fumée et se retrouva soudain face au bâtiment moderne de la gare qui étincelait sous le soleil. Il se retourna vers son ami Giacomo qui sortait alors du nuage et eut un sourire d'émerveillement. Ensemble, portant ce qui leur restait d'affaires personnelles dans de grands sacs-à-dos en cuir, ils suivirent la troupe à travers la porte tournante et arrivèrent dans un vaste hall couronné par une coupole vitrée. Les rayons plongeants du soleil faisaient scintiller la poussière dans l'air et éclairaient les dessins des mosaïques marbrées qui s'entrelaçaient au sol. Alors que Karl et Giacomo avançaient dans le hall, les exclamations enthousiastes et les jurons que leurs compagnons d'aventure échangeaient, résonnaient de plus en plus fort autour d'eux. L'écho encourageait même certains de la troupe à pousser des hurlements de singe et d'autres des cris sauvages. L'excitation générale déborda en bousculades et en chamailleries puériles. Karl reçut un coup d'épaule involontaire et Giacomo le tira à l'écart. C'est alors qu'un homme grassouillet vint à leur rencontre, l'air satisfait. « Eh bien quelle bande ! Bienvenue dans l'équipe du Grand Théâtre, le Théâtre où chacun a sa place ! » fit-il en s'épongeant le front à l'aide d'un mouchoir sorti de sa poche et en souriant de ses dents gâtées à l'exception de quelques-unes en or. « Le Directeur m'a envoyé pour vous accueillir et vous conduire jusqu'au chantier du

1 Ici débute le manuscrit par un texte qu'on suppose être le dernier chapitre du « Disparu », puisque les noms des personnages et les faits narratifs coïncident avec ceux du roman « Le Disparu ». (Note de l'Editeur)

2 Résumé des chapitres précédents : accusé d'avoir mis enceinte la bonne de la maison (Johanna Brummer), le jeune Karl Rossmann est expédié par sa famille aux Etats-Unis pour éviter un scandale. En arrivant au port de New York, il rencontre par chance son oncle, le Sénateur Jakob. Très vite abandonné par celui-ci, Karl vagabonde à travers le pays à la recherche d'une honnête carrière. Après de nombreuses péripéties, Karl se fait recruter par le Grand Théâtre de l'Oklahoma en compagnie de son nouvel ami Giacomo. Ensemble ils prennent un train spécial en direction de l'Oklahoma avec toutes les autres recrues du Théâtre. (N.d.E.)

Théâtre. Un beau défi nous attend, alors suivez-moi : il y a un bout de chemin à faire ! »

L'entrain de l'homme conquiert l'assistance qui se mit à applaudir. Karl était euphorique. « On y est : l'Oklahoma ! J'ai hâte de commencer ! T'imagines, travailler pour le Grand Théâtre ! » dit-il à Giacomo qui lui sourit comme à un petit frère. « D'abord faut y arriver, » répliqua-t-il sur un ton mesuré.

Ils suivirent le reste de la troupe hors de la gare, sur une longue route de terre qui se perdait entre des collines d'abord fertiles, puis s'asséchant progressivement. [...] <sup>3</sup>

Après avoir marché et discuté un moment, Karl et le reste du groupe virent une calèche à l'arrêt quelques encablures devant eux. A cette hauteur, un chemin se détachait de la route principale et s'enfonçait dans les hautes herbes en rétrécissant. Le gros homme envoyé par le Directeur du Théâtre s'arrêta, essoufflé, pour passer son mouchoir sur sa nuque transpirante. Un guide borgne aux traits indiens descendit alors de la calèche et vint à ses côtés.

« Suivez Jim, » annonça l'homme grassouillet, « il vous mènera jusqu'au Théâtre. Moi j'ai encore des affaires urgentes à régler. Je vous retrouverai là-bas. »

L'homme sourit une dernière fois, rapidement, avant de monter dans la calèche. Le cocher fit claquer son fouet et le véhicule s'éloigna. Sans mot dire, Jim ouvrit la voie et, de son seul œil, lança un regard par-dessus son épaule. La troupe le suivit et, avant peu, fut contrainte à cheminer en file indienne. Les discussions et les plaisanteries s'estompèrent. Cherchant à combattre la fatigue qui s'abattait sur lui, Karl pensa à ce qui l'attendrait au Théâtre.

[...] <sup>4</sup>

Un soleil écrasant embrasait les cylindres métalliques qui s'élevaient au-dessus du chantier. Karl et Giacomo, comme tous les autres membres de la troupe, travaillaient depuis des jours sans répit à une Construction étrange censée former la future scène du Théâtre. Les coups de marteaux et les chariots grinçants résonnaient inlassablement dans leurs têtes. Karl transpirait, abruti par la chaleur, pendant que le contremaître hurlait des ordres. Le rêve du Grand Théâtre de l'Oklahoma se réduisait donc à ça ! Karl, qui avait espéré devenir ingénieur, ac-

3 Passage illisible. (N.d.E.)

4 Il se peut qu'un passage manque ici, vu la construction du récit et l'agencement du texte dans le manuscrit original. (N.d.E.)



teur, ou même metteur en scène à son arrivée, ne remplissait même plus cette fonction d'agent technique pour lequel on l'avait embauché. Il n'était employé que pour accomplir les travaux les plus rudes dans des conditions presque aussi misérables que celle des esclaves nègres qu'il avait vu à travers les fenêtres du train. Et ce n'était pas mieux pour Giacomo et le reste de la troupe.

Du haut de l'échafaudage surplombant la Construction, Karl tirait sur une épaisse corde et regardait l'une des dernières poutres massives monter vers lui. Ses mains brûlaient et ses bras tremblaient sous la trop lourde charge. Le souvenir de l'entretien ne le lâchait pas. [...] <sup>5</sup> La corde commençait à lui échapper des mains : il n'avait pas la force nécessaire pour résister. Le poids de la poutre le tirait vers le haut. A l'instant où il sentit ses pieds décoller de la planche sur laquelle il se maintenait en équilibre, Karl lâcha la corde qui fut comme avalée par le mécanisme de la poulie au-dessus de sa tête. Le cri de l'engin lui glaça le sang. La poutre plongea vers le sol et frappa sourdement le contremaître qui cessa de gesticuler et de brailler des ordres. D'un coup le silence se fit sur le chantier. Le bruit des marteaux s'interrompit et le grincement des chariots transportant le matériel de construction se tut.

Karl resta figé sans pouvoir regarder en bas, puis vacilla, pris de vertige, et dut s'accroupir. Ses mains brûlées par la corde s'accrochèrent à la planche qui se mit à vibrer. Quelqu'un approchait d'un pas prudent.

Les vibrations cessèrent et une voix dit : « Nom de Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ? » Karl regarda Giacomo sans le voir. « Karl, ça va ? Prends mon bras ! » Karl n'osa lâcher la planche. Des mains le saisirent alors : « Viens, je vais t'aider à descendre. »

Au pied de l'échafaudage, Karl vit les ouvriers attroupés autour du contremaître. Son corps reposait inerte sur la terre que son sang assombrissait. La poutre gisait à quelques centimètres de lui, encerclée par la corde qui avait échappé à Karl. Personne ne venait en aide au contremaître. Certains des ouvriers, profitant de l'absence d'autorité, se disputaient une gourde ; d'autres observaient la scène sans broncher. Parmi ceux-ci, une partie seulement prêta attention à Karl, le considérant avec une même expression figée. Karl ressentit un mélange de peur et de dégoût. Pourquoi ne faisaient-ils rien ?

Au moment où Karl voulut s'approcher, Giacomo le retint par le bras. « Qu'est-ce que tu comptes faire ? » lui demanda son ami. « Tu dois t'en aller tout de suite.

5 Ici, le passage suivant est biffé : « Il n'en pouvait plus, c'était insupportable. On lui avait menti, on avait exploité ses rêves et il s'était laissé berné. » (N.d.E.)

Dès que le Directeur saura ce qui s'est passé, il appellera la police, et tu connais la justice d'ici : ils ne font pas de cadeaux.»

« Mais il est mort ? » dit Karl.

Le corps du contremaître ne bougeait toujours pas. Pas plus que ceux des quelques ouvriers qui étaient restés à fixer la scène d'un regard vide.

« Pas la peine d'y penser, » dit Giacomo. « De toute façon, tu ne peux pas rester ici plus longtemps : il faut que tu prennes autant d'avance que possible. » Karl se tourna vers Giacomo qui le tenait maintenant par les poignets et avait un air presque de supplication. « Pars : l'Amérique est vaste ! Ils ne te retrouveront pas si tu vas assez loin ! »

Karl resta sans réaction, paralysé par l'immensité qui s'offrait soudainement à lui. Il fallait pourtant se sauver, Giacomo avait raison : laisser derrière lui ce rêve devenu cauchemar.

[...] <sup>6</sup>

Karl Rossmann marchait depuis trois jours en direction du sud, à travers des champs secs et des étendues rocailleuses où parfois coulaient quelques ruisseaux décharnés. Les restes de nourriture qu'il avait emportés avec lui en s'enfuyant du chantier se réduisaient à néant, mais la terreur de se faire rattraper l'empêchait d'y penser et le poussait à continuer. Karl n'avait pas eu le temps de songer à un plan avant de s'enfuir de la Construction : il se dirigeait instinctivement vers le Mexique en s'orientant grâce au soleil.

Le troisième jour de cavale, le pas de plus en plus lourd, Karl marcha jusqu'à la tombée de la nuit et se terra sous un rocher pour tenter de se reposer dans l'étouffante obscurité. Le noir avait toujours eu sur lui un effet réconfortant, mais cette nuit-là ce n'était pas le cas. Il entendait les cris des coyotes et sentait une présence indéfinissable rôder autour de lui. Des ombres sur la colline d'en face s'agitaient sous les bouffées d'air chaud. Karl se roula en boule et resta toute la nuit dans son trou sans bouger et sans fermer les yeux.

A l'aube, la peur d'être retrouvé le poussa à quitter sa tanière et à reprendre son chemin. Il se sentait très faible et le manque de sommeil l'abrutissait. Rien ne changeait dans le paysage, comme s'il faisait du surplace en marchant. Enfin, après avoir longuement contourné une colline rocailleuse, il vit un sentier qui

6 Ici intervient un long passage illisible. (N.d.E.)

bifurquait vers des lignes d'arbres. Un verger ? Karl crut discerner des formes rondes pendre des branches, et la cadence de ses pas s'accéléra. Une odeur de fruits en décomposition lui parvint et il se mit à cavalier. Oui, c'étaient des pêches ! Des centaines, juteuses, et elles s'offraient à lui ! Il n'avait plus qu'à allonger le bras pour cueillir parmi cette multitude celles qui l'attiraient le plus.

A l'instant où il saisit la plus proche et sentit le duvet du fruit lui caresser le bout des doigts, une voix râpeuse le fit sursauter et la pêche tomba à terre.

« On se sert comme ça chez les gens ? » Karl se tourna. Entre les pêcheurs, il aperçut un homme en bras de chemise avec un fusil en bandoulière. « C'est une propriété privée ici : vous n'avez rien à faire sur les terres de Monsieur Weston ! Je vous suggère de partir au plus vite, sans quoi... »

Avant même que le fermier n'eût fini de formuler sa menace, Karl était déjà reparti et alors qu'il courait presque pour rejoindre le chemin qu'il avait quitté, une salve [...] <sup>7</sup> détonna dans son dos. Il était tiré d'affaire, mais plus affamé que jamais. Le verger lui donna toutefois espoir de retrouver bientôt des fruits qu'il pourrait cette fois manger. D'un pas rapide, la bouche entrouverte, il traversa les plaines et le chemin devint peu à peu plus large et battu, jusqu'à devenir une véritable route.

L'aspect du bled dans lequel Karl arriva durant l'après-midi lui fit penser que le Mexique n'était plus très loin. Il n'y avait personne dans l'unique rue flanquée d'une double rangée de bâtisses recouvertes de chaux et écrasées par la chaleur du soleil. Des rideaux de lin étaient tirés à toutes les fenêtres qui ne s'élevaient guère plus haut que la tête d'un homme. Rongé par la faim, Karl alla jusqu'à fouiller les quelques tonneaux sur son chemin qui faisaient office de poubelles. Il n'y trouva qu'une poignée d'aliments putrescents et infestés de mouches. Malgré le dégoût qui l'envahit, la tentation le prit d'écarter les insectes et leurs larves pour trouver quelque chose de comestible.

Karl entendit alors un grincement et, levant la tête, remarqua non loin de lui une enseigne en bois. Elle balançait légèrement. Il s'avança de quelques pas, puis se figea la jambe en l'air, en proie à un léger vertige. Des étalages de fruits débordaient sur le trottoir, à l'ombre d'un parasol ! Des rayons garnis de tout ce que la région offrait de meilleur : des pyramides de pêches et de pommes qui côtoyaient des prairies de cerises ! Malheureusement, il ne lui restait pas un sou du seul

<sup>7</sup> Mot illisible. (N.d.E.)

misérable salaire que la Compagnie du Théâtre lui avait cédé du bout des doigts, et sa condition de fuyard lui interdisait d'aller proposer ses services en échange de fruits.<sup>8</sup>

Soudain, une femme en noir qu'il n'avait pas vu approcher passa devant les étalages de fruits. Elle entra dans le magasin et engagea une discussion avec un homme sorti de l'arrière-boutique. L'échange se prolongea, poussant Karl à s'approcher des fruits. A ce moment, celui qui devait être le gérant pivota et se baissa sous le comptoir, sans doute à la recherche d'un article demandé par la femme. L'occasion était inespérée ! Karl bondit sur les étalages et saisit une poignée de pêches. C'est alors que le gérant se releva et le surprit sur le fait. Karl se mit à courir. Le gérant se rua hors de son magasin et tenta une course-poursuite que sa corpulence rendit vaine. Avec le peu de souffle qui lui restait, il balança un flot d'injures en direction de Karl. Ametutés par les cris, les nez de plusieurs habitants apparurent aux fenêtres, entre les fentes des rideaux. Sans se retourner, Karl mordit de toutes ses dents dans une des pêches et, le jus coulant dans sa barbe naissante, continua à fuir vers les plaines arides qui se perdaient au sud, en direction de la frontière mexicaine.

[...] <sup>9</sup>

Karl ne savait plus depuis combien de temps il marchait. Ses habits sales et moites de sueur lui collaient à la peau. Il suivait une rivière qui coulait à peine à travers un paysage brûlé par le soleil. La certitude d'être traqué ne le lâchait pas et le poussait à se retourner en permanence pour vérifier qu'il n'était pas suivi. Personne. Seuls quelques grands rapaces planaient haut dans le ciel.

Au soleil couchant, Karl arriva à un endroit où le cours de la rivière s'étranglait pour former un bassin discret et il fut pris d'une irrésistible envie de se rafraîchir. Il se déshabilla et venait de tremper ses pieds dans l'eau lorsqu'il entendit un léger reniflement dans son dos. Il fit volte-face et demeura sans voix. Un grand chien brun à taches noires le dévisageait d'un drôle d'air qui aurait pu être tout

8 Ici, le passage suivant est biffé : «Karl baissa la tête et regarda ses paumes encore marquées par la corde qui lui avait échappé. L'acte commis au chantier le frappa à nouveau dans toute sa gravité. C'était la première fois qu'il repensait au contremaître depuis sa fuite : son instinct de survie avait toujours pris le dessus jusque-là, l'empêchant de réfléchir à autre chose qu'à sa course pour échapper à la loi.» (N.d.E.)

9 Cf. note 4. (N.d.E.)

aussi bien agressif que curieux. Un bruit métallique retentit alors : plus haut sur la rive, un homme à cheval pointait le baril de son fusil sur la poitrine dénudée de Karl.

« L'eau est à votre goût ? » demanda l'homme affublé d'un chapeau et d'un costume blancs. L'élégance de sa mise était pour le moins étonnante dans ce décor. Karl resta pétrifié : l'eau lui sembla glacée et ses chevilles comme prises dans un bloc de ciment.

« Vous croyiez vraiment que vous alliez vous échapper comme ça ? » ajouta l'homme en regardant le chien. « Il ne m'a pas fallu longtemps pour retrouver votre trace dans ces grands espaces. Ici personne n'échappe à la justice. Le rêve américain, Monsieur Rossmann, ce n'est pas l'impunité, » asséna l'homme en réajustant son gilet. « La devise du tribunal de l'Oklahoma est impitoyable : œil pour œil, dent pour dent. C'est la peine de mort qui vous attend, mon garçon. » « Mais c'était un accident ! » lâcha Karl en repoussant la truffe du chien qui s'immisçait toujours plus excitée entre ses jambes.

« Accident ou pas, » continua l'homme sans prêter attention à la scène, « les autorités clairvoyantes de cet Etat ne s'embarrasseront pas de vous pendre. Surtout que vous n'allez pas tarder à avoir dix-huit ans si je ne me trompe... »

Karl baissa la tête. L'homme, apparemment satisfait d'avoir obtenu la réaction qu'il escomptait, rengaina son fusil et siffla pour rappeler son chien.

« Mais vous avez de la chance, Monsieur Rossmann, » poursuivit-il alors sur un ton moins hostile, « car je ne représente pas cette justice-là. C'est votre oncle Sénateur qui m'envoie. Quand la nouvelle de l'accident sur le chantier lui est parvenue, il m'a embauché pour vous retrouver avant la police. »

Le visage du limier apparut à Karl sous un nouveau jour, moins inquiétant. « Qui êtes-vous ? » trouva-t-il enfin le courage de lui demander sans pour autant sortir de l'eau.

« Phileas Gerrald, détective privé, » répondit l'autre en descendant de cheval.

« Mon oncle m'a dit qu'il ne voulait plus rien savoir de moi, » dit Karl. « Pourquoi s'intéresse-t-il à mon sort maintenant ? Et comment a-t-il été informé de l'accident au chantier ? »

« Je ne saurais vous répondre, mais une chose est certaine : le Sénateur représente votre seule chance d'échapper à la justice de l'Oklahoma. Il a organisé un plan pour vous permettre de rentrer chez vous en Europe sous une fausse identité. »

« Chez moi ? » s'exclama Karl en repensant à Johanna et aux histoires qui l'attendraient en cas de retour. Ce scandale sexuel sordide et grotesque qui avait poussé ses parents à l'envoyer en Amérique. Il faudrait à nouveau endurer les

regards inquisiteurs et suspicieux. Car qui croirait aujourd'hui plus qu'hier que c'était la bonne de la famille qui l'avait violé et non lui qui l'avait mise enceinte après l'avoir séduite ? L'idée de devoir s'expliquer publiquement sur cette affaire le répugnait, surtout dans un procès que son retour rendrait inévitable.

« Ecoutez, Monsieur Rossmann, » reprit l'homme en voyant que Karl hésitait, « j'ignore ce qui vous gêne à l'idée de rentrer chez vous, mais ça ne peut être pire que ce qui vous attend ici. La police est à vos trousses : ils auront tôt fait de vous passer une corde autour du cou. »

Karl comprit qu'il n'avait pas d'autre alternative que de le suivre. Le détective Gerrald prit alors les rennes de sa monture en main et le chien bondit en remuant la queue.

« Allez rhabillez-vous et venez avec moi ! » dit Phileas en remontant à cheval et en plaçant ses bottes de cuir dans les étriers.<sup>10</sup>

10 Ici le manuscrit s'interrompt, laissant le reste de la page blanche. On en déduit que ce qui suit est le dernier chapitre du « Procès ». (N.d.E.)

Le convoi qui emmenait K. à son lieu d'exécution était sombre. Le grincement des roues devenait obsédant. Depuis qu'ils étaient partis, K. n'arrivait toujours pas à distinguer les visages des deux hommes courbés qui, comme lui, se cognaienent la tête à chaque soubresaut contre le toit excessivement bas du véhicule. Les chaînes qui encerclaient les bras et les jambes de K. choquaient en rythme avec celles de l'autre condamné. Ils étaient assis face à face sur deux bancs situés de chaque côté du convoi. Depuis un troisième banc, qui reliait les deux premiers en un U, un geôlier les surveillait. Devant lui, au sommet d'une épaisse porte à verrous, se trouvait une maigre lucarne à barreaux qui était la seule ouverture sur le monde extérieur.

Il faisait froid et le bleu du ciel de ce matin était maintenant couvert d'une étanche barrière de nuages. Quelques flocons chassés par le vent s'immiscaient de temps à autre à l'intérieur du convoi. Ils ne suffirent pourtant pas à rendre son codétenu plus loquace. Personne ne parlait. K. commençait à être indisposé par ce silence rompu uniquement par la cadence des sabots et le roulement du véhicule. Depuis sa tentative de révolte durant son procès, il n'avait autant ressenti la nécessité d'exprimer une fois encore sans scepticisme. Tout ça ne pouvait quand même pas être réel. Plutôt un mauvais rêve, pareil à ceux qu'il faisait enfant. Alors, parler de la burlesque injustice de sa sentence à quelqu'un qui fût prêt à l'écouter aurait peut-être suffi pour qu'il se réveillât enfin.

Condamné à mort pour outrage aux mœurs et grave atteinte aux fondements de l'Etat ! Que cachait cette sentence vague, opaque et insensée ? Le procès n'avait été qu'une farce, de l'incompréhensible accusation à la disproportion de la peine qui dépassait follement n'importe quel délit qu'on aurait pu lui imputer en passant par un acharnement non dissimulé des juges. Et tout ceci s'était déroulé dans une ambiance inexplicablement indifférente, voire moqueuse : son avocat qui n'arrêtait pas de jouer avec son allume-cigare ; des enfants qui se couraient après dans l'audience ; des gardes qui fumaient aux fenêtres dans un coin de la

11 Résumé des chapitres précédents : le jour de son trentième anniversaire, deux mystérieux agents qui refusent de nommer l'autorité qu'ils représentent, arrêtent Josef K. pour une raison jamais éclaircie au cours de la procédure. Durant le reste du roman, K. essaye vainement de se défendre contre cette accusation dont il ignore la nature (même si sa logeuse Mme Grubach soupçonne qu'elle soit liée à l'une de ses relations immorales). Lors du procès, il est reconnu coupable et condamné à mourir la veille de son trente et unième anniversaire. (N.d.E.)

salle sans se gêner de raconter des blagues à mi-voix.<sup>12</sup>

Grave atteinte aux mœurs ! pensa K. Mais de quelle atteinte grave pouvait-on l'accuser ? Était-ce son infatuation pour Mademoiselle Bürstner, comme l'avait insinué Madame Grubach ? Ou ses relations occasionnelles avec des prostituées ? Ou bien encore cette vieille affaire avec la bonne qui, jadis, avait poussé ses parents à l'envoyer en Amérique ? Non. Trop de temps s'était écoulé depuis et, qui plus est, on l'avait condamné en tant que Josef K. : personne ne connaissait sa véritable identité. Et puis de toute façon, sa relation sexuelle avec Johanna n'avait été qu'une erreur de jeunesse anodine. Vu la gravité de la peine, il devait forcément y avoir autre chose. Une fois encore, K. se demanda ce que les juges du tribunal de F. pouvaient lui reprocher, et une fois encore il en arriva à la conclusion que toute cette affaire était une mauvaise plaisanterie. La seule chose grave qu'on aurait pu lui reprocher n'avait rien à voir avec une affaire de mœurs et s'était déroulée il y a treize ans au fin fond de l'Amérique, alors qu'il s'appelait encore Karl Rossmann. Mais de penser même que cet accident malheureux survenu dans l'Oklahoma aurait pu être retenu contre lui par les juges du tribunal de F. tenait de l'absurdité la plus délirante.

Un soubresaut plus violent que les autres secoua le convoi et fit miroiter quelque chose sur la gauche de K. Malgré l'obscurité, il entrevit l'éclat mat du fourreau d'un sabre. Était-ce l'arme avec laquelle il serait exécuté dans une carrière hors de la ville ? Il se tourna vers l'autre condamné et refusa d'y penser davantage.

« C'est drôlement inconfortable comme mode de transport, n'est-ce pas ? » remarqua K. en profitant d'un moment où la lumière plongeait dans le véhicule. « Ils nous prennent vraiment pour des bestiaux. »

Aucune réplique ne vint de l'autre condamné. Au contraire, le silence se prolongea, plus gênant que jamais. Enfin ce dernier prononça un son que le bruit des roues rendit incompréhensible. K. n'osa lui demander de reformuler. Le geôlier cracha et se mit à polir son fourreau. Au bout d'une attente que K. commençait à trouver intolérable, l'homme en face de lui s'exprima à nouveau, cette fois plus fort.

« Pas la peine... » crut entendre K. Ces quelques mots eurent pourtant l'effet de le perturber plus que jamais. Que voulait-il dire par là ? Était-ce une tentative visant à partager leur malheur commun, ou bien un jugement quant à une prétendue faiblesse de caractère ?

12 Ici, en marge du manuscrit, apparaît la note suivante : « K. reconnaît-il déjà le bourgmestre ? » (N.d.E.)



Doutant de la bienveillance de l'homme, K. dit seulement : « Il nous faudra bien en supporter davantage. »

L'intérieur du convoi s'assombrit à nouveau et, pour la première fois, K. se demanda s'il y avait réellement une possibilité qu'il fût exterminé comme un chien pour un crime qu'on n'avait pas voulu lui révéler et dont il ne connaîtrait jamais la nature. Une pointe d'effroi le transperça. L'autre condamné émit encore des sons sourds que K. n'arriva pas à déchiffrer. A ce moment, une secousse annonça un changement de revêtement. Les roues commencèrent à tourner plus facilement sur ce qui devait être le goudron d'une route principale. Le calme relatif qui s'établit alors à l'intérieur du convoi permit à K. de saisir les paroles confuses et précipitées de son codétenu.

« J'étais même pas avec Gerhardt ce soir-là ! » dit-il. « Des témoins m'ont vu de l'autre côté de la ville au moment de sa disparition, mais les juges ne leur ont accordé aucun crédit : pour eux j'étais coupable, j'avais tué mon meilleur ami et associé après vingt-cinq ans qu'on travaillait ensemble sur les chantiers ! C'est insensé ! On formait la paire tous les deux, lui arpenteur, moi ingénieur. On venait de gagner le plus grand mandat de notre carrière : la circonvallation du Château du Comte Westwest ! Quel intérêt j'aurais eu à l'éliminer ? »

K. se redressa. Il ne s'était pas attendu à de telles confidences et se sentit un peu réconforté. Cet ingénieur avait été lui aussi la victime d'une erreur judiciaire ! Si le tribunal de F. avait choisi de les mettre ensemble dans le même convoi, c'était donc qu'on reconnaissait que leurs procès avaient été entachés d'irrégularités et qu'on allait les gracier. K. comprenait mieux maintenant l'ambiance de fête foraine qui avait régné lors de sa plaidoirie : le panel de juges se faisant des signes de connivence sans prêter la moindre attention aux questions capitales qu'il soulevait ; son avocat restant en retrait et souriant aux gens derrière lui sans l'aider d'aucune façon ; les éclats railleurs de l'assistance ponctuant les raisonnements pourtant parfaitement logiques que K. développait. Grâce à l'ingénieur, tout s'expliquait enfin ! Leurs deux ombres se faisaient face sans se voir dans l'obscurité du convoi.

« Oui, je sais ce que vous ressentez, » dit K. et il voulut lui expliquer comment il avait également perdu son sang froid lors de l'énoncé de sa peine, mais l'ingénieur le coupa brutalement.

« Le mandat allait arriver d'un jour à l'autre ! » s'exclama-t-il. « J'avais déjà réservé une chambre dans une auberge tout près d'ici, au village du Château ! »

K. fut blessé par la façon dont l'ingénieur l'avait interrompu et il détourna la tête pour ne plus avoir à l'écouter, mais la voix de l'autre ne cessait de s'élever au fur

et à mesure que le véhicule du convoi accélérât.

« Une équipe de cinquante maçons ! Quatre cents hectares ! Vingt-quatre parcelles ! Et le tout surveillé par les hauts dignitaires du Château ! » L'ingénieur gesticulait et braillait maintenant de toutes ses forces, ses hurlements mêlés aux vibrations toujours plus rapides des chaînes, des clés du gardien et des boulons de la structure chahutée du convoi. « Vous vous imaginez tout l'argent que ça représente ! Du prestige qu'on m'aurait accordé au Château ! Et on me prive de tout ça pour un crime que je n'ai pas commis ! »

K. aurait maintenant voulu qu'il se tût et que le vacarme s'arrêtât, mais l'ingénieur se pencha aussi près que ses chaînes le lui permirent. Cette fois K. se sentit franchement importuné par l'attitude de l'ingénieur et colla son dos contre la paroi du véhicule pour s'écarter autant que possible de ce personnage hystérique. « Que je n'ai pas commis ! » répétait-il les yeux exorbités. « Que je n'ai pas commis ! »

« Silence ! » tonna le gardien, enfin sorti de sa torpeur par le raffut du véhicule et les cris de l'ingénieur.

K. ne put s'empêcher de penser au « Silence ! » scandé par l'un des juges tandis qu'il frappait du marteau au milieu de l'amusement général qu'avait suscité K. en contestant sa peine. Deux gardes le traînaient vers la sortie sous la poussée désordonnée d'une foule excessivement curieuse. Le juge continuait de cogner avec son marteau. K. fut emmené hors du tribunal, le long d'un étroit couloir, jusqu'à la cour intérieure du Palais de Justice où l'attendait son convoi et où résonnait encore l'écho des coups de marteau.

Les sabots des chevaux frappaient maintenant les pavés à une cadence folle. Le véhicule fut violemment secoué d'un côté. Puis de l'autre. K. s'accrocha instinctivement à la banquette. Le geôlier ramena son sabre contre lui et jura. Ils se regardèrent à cet instant et, malgré l'obscurité, leurs yeux partagèrent la même expression de peur et de vulnérabilité. Un autre choc brusque.

« Oh ! » hurla le geôlier au conducteur. K. s'accrocha à son banc, les muscles contractés à l'extrême. L'ingénieur continuait de vociférer des sons submergés par l'ébranlement incontrôlé du convoi. « Oh ! » Soudain le soleil perça. K. entrevit la figure pourpre du fanatique ingénieur, levée vers la lucarne. A l'avant, un cri.

Quand K. revint à lui, la première chose qu'il vit furent les nuages dans le ciel, encadrés par la porte défoncée du véhicule. Il sentit une douleur aigüe dans son dos devenu rigide. Au-dessus de lui, ses membres s'agitaient, en état de choc, sans

qu'il ne pût les contrôler. K. tenta de tourner la tête. Il lui sembla entendre un râlement du fond du convoi, très court et englouti aussitôt par le silence. Après un temps que K. n'arriva pas à déterminer, il eut la force de se retourner sur le flanc et découvrit avec effroi l'amas de membres disloqués qu'étaient devenus les corps du géolier et de l'ingénieur. Soudain il se rappela le cri du conducteur qui lui avait glacé le sang juste avant l'impact. En cherchant à se lever, K. comprit avec un soulagement grandissant qu'aucune blessure grave n'envenimait ses mouvements. Mis à part son dos raide et endolori, il était indemne ! Une fois debout, K. constata de plus près les terribles dégâts causés par l'accident. L'absence prolongée de bruit dans le véhicule le persuada que personne d'autre n'avait survécu. K. se retourna et fit un geste en direction de la lumière pénétrant le convoi à travers la porte béante, mais les chaînes qui le retenaient le firent basculer en arrière et, malgré ses contorsions du bassin et ses bras moulinant le vide, il atterrit sur les deux corps inertes. S'ébattant pour se dégager de l'étreinte involontaire d'un bras flasque, K. fit clinquer le trousseau de clés du géolier. Soudain, sans qu'il n'ÿ eût pensé jusque-là, la possibilité de se soustraire à la loi se présenta à lui. Il suffisait de prendre le trousseau. Mais en le prenant, il redeviendrait un fuyard comme en Amérique. De nouveau il faudrait se cacher tel un animal ; vivre dans la crainte que la justice remette la main sur lui un jour.

Pendant de longues minutes, K. resta immobile, l'oreille tendue, n'entendant que le frémissement des feuilles. Il devait prendre au plus vite une décision irrévocable. Rester et se sacrifier au nom d'une justice aberrante, ou partir et être traqué jusqu'à la fin de sa vie ? Le silence se prolongea. L'accident était probablement resté sans témoin. Et même s'il s'en trouvait un, K. pourrait toujours prétendre s'être libéré de ses chaînes dans le but d'aller chercher des secours. Ses mains saisirent le trousseau de clés. La troisième qu'il essaya fut la bonne : il se détacha et rampa jusqu'à la brèche de lumière. Le soleil réapparut à cet instant sur le gris métallique de la campagne et l'aveugla. K. fit un effort douloureux pour enfin voir que les environs étaient déserts. Il se hissa par la brèche hors de la carcasse du véhicule et se laissa retomber dans les hautes herbes qui poussaient dans le fossé au bord de la route. Avec difficulté, il gravit le talus et vit la scène à l'avant du carrosse. Un frisson lui traversa le dos en apercevant le corps du conducteur ainsi que ceux des quatre chevaux horriblement mutilés. Il recula et détourna la tête. Loin dans le paysage, K. devina une construction dont les formes rappelaient celles d'un château. Il repensa aux paroles de l'ingénieur : le château, le mandat, l'arpenteur disparu... Une occasion unique se présentait à lui. Le signe ne pouvait être plus clair : il fallait partir. S'il restait, il ne tarderait

pas à connaître le même sort que ces cadavres.

K. fit un lent tour sur lui-même. Un calme absolu régnait toujours dans les environs. Il descendit le talus et marcha en direction du château à travers les champs nus, recouverts de givre. Au-dessus de la campagne se rassemblaient de denses nuages et, avant peu, il se remit à neiger.<sup>13</sup>

13 Ici le manuscrit s'interrompt à nouveau, laissant le reste de la page blanche. L'action reprend dans ce qui semble être le village du « Château » (N.d.E.)

Lorsque K. se réveilla d'un long sommeil sans rêve, l'obscurité l'induit à croire que la pièce où il se trouvait était celle qu'il avait louée à Madame Grubach jusqu'au jour de son procès. L'ombre du meuble qui lui faisait face était cependant trop allongée pour être celle de sa vieille table de travail, et le peu de lumière qui peinait à percer à travers l'unique fenêtre de la chambre contrastait avec le souvenir du soleil éclatant qui le réveillait souvent alors qu'il habitait encore la ville de F. Malgré cela, quand on frappa sourdement à la porte de sa chambre et qu'on l'ouvrit, il tressaillit à l'idée que ce pouvait être une fois encore les deux mystérieux agents du tribunal. Mais l'odeur de café et la voix féminine qui lui parvinrent dissipèrent définitivement ses craintes. C'était Pepi et il se trouvait à l'auberge du village.

« Quel désordre, » dit-elle sur un ton trop triste pour être celui d'un reproche. « Je vais m'en occuper. » Elle posa son plateau sur la table de nuit.

« Laisse donc, » répondit K. avec lassitude en se tournant vers le café noir qui balançait dans sa tasse. Une partie du liquide avait déjà débordé dans la soucoupe et menaçait de noyer la lettre et les quelques gâteaux serrés sur l'étroit plateau.

« De qui vient la lettre ? » demanda-t-il.

« Ah, la lettre ? » fit Pepi d'une voix qui éveilla chez K. de nouveaux soupçons. « Elle vient d'être apportée par un messenger du Château. D'ailleurs il t'attend. Il est en train de déjeuner en bas. »

« Tu n'aurais pas pu me le dire plus tôt ? » remarqua K. en se dressant dans son lit et en saisissant l'enveloppe. Ses doigts réticents brisèrent le sceau et il lut. Ce n'était pas le mandat, mais une convocation où il était fait vaguement mention d'un développement concernant le travail de circonvallation du Château qu'il s'était proposé d'accomplir pour le Comte Westwest. Cela faisait un moment qu'il n'y avait plus pensé. Quel pouvait bien être ce développement si tardif ? Était-il si important pour qu'un messenger du Château se déplace jusqu'au village ? K. se sentit embarrassé. Il n'en voulait plus de ce mandat ; il avait fini par

14 Résumé des chapitres précédents : un jour d'hiver, K. se présente en tant qu'arpenteur à l'auberge d'un village gouverné par un Château. Il affirme avoir été convoqué par les autorités du Château pour un important travail, et afin d'officialiser son statut, essaye d'entrer en contact avec les hauts fonctionnaires du Château. Mais après de nombreuses tentatives qui se heurtent à une étrange indifférence, il abandonne progressivement sa démarche et s'installe au village où il enchaîne les relations amoureuses. (N.d.E.)

s'accommoder de sa situation et aurait voulu se dérober à ce rendez-vous, mais en même temps il ne pouvait pas échapper à l'identité qu'il avait prise en arrivant au village. [...] <sup>15</sup>

K. se leva à contrecœur et chercha ses habits sur le dos de la chaise à côté du lit. « Qu'est-ce qui te prend ? Tu devrais boire ton café avant qu'il ne devienne froid, » s'inquiéta Pepi. K. continua à tâtonner dans la pénombre. « Tu cherches quoi ? » fit encore Pepi.

« Mes pantalons : ils sont derrière toi. »

Elle se baissa, ramassa les pantalons tombés par terre et les épousseta du dos de la main. K. les saisit avec impatience et, en voyant l'expression blessée de Pepi, regretta aussitôt la violence de son geste.

« Le Château m'a écrit, » dit-il comme pour se faire pardonner. « Ils veulent que je m'y présente aujourd'hui. » Encouragée, elle se rapprocha. « J'aimerais m'habiller, » dit K. en reculant d'un pas. Pepi resta immobile une seconde, l'air soucieuse, puis se décida à sortir.

K. enfila ses vêtements, but son café et prit même le temps de manger les gâteaux avant de sortir de la chambre et de descendre les marches qui menaient à la salle de l'auberge. Personne ne s'y trouvait. D'une fenêtre, il vit deux hommes dans la rue, dont un qui portait l'uniforme du Château. L'autre - qu'il avait déjà vu au village - ne cessait de parler au premier sans obtenir la moindre réaction. K. sortit et, dès que l'homme en uniforme l'aperçut, il se détourna de son interlocuteur et, sans même saluer K., l'invita à le suivre d'un geste de la tête.

Ils marchaient depuis un moment dans les rues du village. Elles étaient normalement endormies à cette heure, mais ce matin-là les villageois étaient attroupés aux fenêtres et épiaient les deux hommes qui avançaient l'un derrière l'autre. K. sentait leurs regards vides sur lui et gardait la tête baissée. Un malaise commençait à l'envahir lorsque le messenger tourna brusquement et le mena dans une ruelle qu'il n'avait jamais vue lors des nombreuses promenades qu'il avait faites au début de son séjour au village. Le passage dans la ruelle soulagea K. qui put enfin se dérober à l'attention importune des villageois. Que faisaient-ils debout si tôt ? C'était comme s'ils avaient été avertis de sa convocation, pensa K., mais il écarta aussitôt cette possibilité absurde et chercha à se rassurer en vue des complications qui risquaient de l'attendre au Château. Le messenger bifurqua à

15 Ici, le passage suivant est biffé : « Personne n'avait oublié qu'il s'était présenté en tant qu'arpenteur. » (N.d.E.)

nouveau dans une ruelle plus petite encore qui rétrécissait entre deux hauts murs au point qu'un seul homme pouvait à peine avancer de côté. Etranglé entre les murs, la ruelle grimpait sans point de repère sur le monde extérieur. Seule la vue du messenger courbé en avant et l'effort que produisait K. pour le suivre le persuadait qu'ils montaient une pente très raide. Le passage vira alors à gauche en un quart de cercle et s'acheva sur une porte dérobée. Le messenger sortit une grossière clé en fonte et fit tourner le verrou. La porte s'ouvrit et un flot de lumière jaillit de l'autre côté. K. dut plisser les yeux pour apercevoir le chemin qui montait à travers des champs enneigés où le soleil levant se réfléchissait avec une clarté aveuglante. Sans marquer de pause, le messenger entama son ascension vers les remparts que K. distinguait maintenant au loin.

[...] <sup>16</sup>

Une fine pluie s'était mise à tomber. Le chemin vers le Château était long et escarpé. Contrairement à l'agile messenger, K. n'arrivait pas à prendre appui sur le sol recouvert de neige humide et lourde. Il s'empêtrait et la fatigue commençait à l'envahir. Il sentait le regard pressant de son guide posé en permanence sur lui. Le messenger se mouvait, l'allure voûtée, parfois en retrait, parfois le précédant. Depuis qu'ils avaient quitté l'auberge, il n'avait prononcé que des monosyllabes en réponse aux quelques questions précautionneuses de K. Son comportement était à ce point dénué de civilité que K. se mit à ressentir de la crainte. A cette crainte se mêla aussitôt une fascination qui s'amplifiait à mesure qu'il approchait des tours et des remparts encore plus imposants qu'il ne se les était imaginés. Le Château ! Autrefois il avait tenté par tous les moyens de l'atteindre et aujourd'hui il se dressait devant lui avec une présence magnétique, effrayante. A chacun de ses pas, les remparts grandissaient et l'esprit de K. s'emplissait de doutes. Réussirait-il à jouer son rôle sans se trahir ? Que savait-il en fin de compte de l'arpentage ? Les quelques notions de topographie qu'il avait grappillées ça et là dans la bibliothèque de l'école suffiraient-elles à cacher ses lacunes évidentes dans l'éventualité d'une discussion approfondie avec des experts du Château ? Ses pas ralentirent ; il s'arrêta presque. Si seulement il avait pu ensevelir toute cette histoire de mandat ! [Il sentait depuis longtemps que sa couverture d'arpenteur n'était

16 Il se peut qu'une page manque ici. (N.d.E.)

plus nécessaire pour légitimer son statut au village.]<sup>17</sup> Il aurait aimé pouvoir se satisfaire de sa vie avec Pepi qui lui offrait une tranquillité sans risque et, parfois même, n'était pas dépourvue de petits plaisirs. Mais ne pas jouer son rôle d'arpenteur jusqu'au bout eût paru trop suspicieux.

Le messager s'était subitement rapproché pour le faire avancer plus vite. De si près, K. vit à quel point la coupe de son uniforme était déformée par sa musculature disproportionnée. Dans son attitude il y avait quelque chose de bestial et d'inquiétant. En sortant de l'auberge, K. s'était convaincu qu'il allait être conduit au Château selon le protocole de mise en pareilles circonstances, mais ce subalterne ne lui témoignait pas le moindre égard. Il était tout de même convoqué en tant qu'arpenteur ! K. accéléra le pas, impatient maintenant d'arriver aux fortifications et d'être débarrassé de cette brute. Mais malgré ses efforts, le Château qui les dominait ne semblait pas approcher. Ils continuaient de monter, pliés en avant, presque à quatre pattes : on aurait dit qu'ils reniflaient le chemin. K. s'attendait à ce que la pente se terminât à tout moment, mais elle ne s'aplatissait pas et le Château sortait toujours plus de terre...

Quand K. arriva enfin au terme de l'ascension, le Château était là, si démesuré qu'il paraissait à portée de main. Il n'éprouva pourtant aucun soulagement, seulement un début d'écœurement en remarquant que le chemin vers le Château - qui se transformait en une route pavée - ne traçait pas une ligne droite, mais empruntait un long et inexplicable détour vers un étang à moitié gelé avant de rejoindre la base des fortifications. A bout de souffle, K. demanda au messager s'il ne serait pas plus judicieux de couper à travers champs étant donné qu'ils étaient à pied. En guise de réponse, ce dernier se limita à le dépasser et à s'engager sur la route.

K. dut se résigner à le suivre et à marcher encore. Il était épuisé, mais le Château n'avait jamais été aussi près. Il devinait la silhouette d'un homme placé à la base des remparts devant une porte basse qui n'était visiblement pas l'entrée principale du Château. Le piètre accueil qui s'annonçait renforça le sentiment de malaise qui avait gagné K. le matin même en recevant la lettre de convocation des mains de Pepi. Un message vague, un guide bourru, les villageois étrangement debout pour le regarder passer et enfin cette entrée mineure qui n'était gardée que par un simple homme de service. Pourquoi cette absence d'officialité ? L'Administration du Château voulait-elle lui signifier par là un manque d'estime ou

17 Phrase intercalée ici entre deux lignes du manuscrit. (N.d.E.)



tenait-elle à garder secrète son arrivée au Château ? Mais alors pourquoi les villageois semblaient-ils être au courant ?

A leur arrivée devant la porte basse, K. remarqua que l'homme de service avait un grand sourire et sautillait d'un pied à l'autre comme pour se réchauffer. Son visage était extrêmement juvénile.

« T'es en retard, » dit-il à l'adresse du messenger en cessant de bouger et en prenant un air faussement inflexible. K. eut à peine le temps de se demander si le jeune garde parlait sérieusement que ce dernier se mit à rire comme une hyène. Le messenger attendit sans broncher. Le jeune garde le regarda encore quelques instants d'un air amusé avant d'ouvrir l'un des deux battants de la porte en acier. K. et le messenger pénétrèrent dans une vaste cour en pierre déserte qui séparait la fortification d'un autre haut rempart. Les échos de leurs pas résonnèrent partout sous le ciel couvert, puis K. entendit un grincement et le fracas de la porte refermée qui s'ébranla dans son cadre. Se retournant, il vit l'homme de service qui le regardait d'un air goguenard. Impatient, le messenger tapa du pied. K. sur-sauta et se remit à le suivre.

Encerclé par les bruits de pas du messenger et de l'homme de service dans son dos, K. fut conduit à l'entrée d'un passage voûté qui franchissait une passerelle au-dessus des fondations souterraines du Château où d'innombrables fenêtres minuscules se perdaient dans les profondeurs. Le passage s'enfonçait ensuite dans les blocs de pierre du deuxième épais rempart. En entrant dans le deuxième rempart, K. fut surpris par la présence dans l'ombre d'une figure qui devait sans doute être celle d'un autre homme de service. K. le dépassa avec méfiance et plongea dans l'obscurité. Après un court instant où K. chercha à repérer la silhouette du messenger, elle lui apparut dans la lueur qui annonçait la fin du passage. K. la suivit jusque dans un énorme hall vide éclairé par une meurtrière pratiquée à son sommet. Le peu de lumière l'empêchait de distinguer autre chose qu'une suite d'ouvertures très hautes, situées à plus de cinq mètres du sol.

S'habituant progressivement à la pénombre du hall, K. comprit qu'il se trouvait au carrefour d'un réseau incompréhensiblement enchevêtré de couloirs et d'escaliers chapeautés de chiffres qui ne se suivaient pas et dont la logique lui échappait. Le messenger se dirigea sans hésiter vers un des innombrables escaliers au fond du hall : il portait le numéro sept cent quarante-deux et montait sur la gauche, menant au couloir mille trois cent trente-neuf bis longé de bureaux où grouillaient des essaims d'employés dont K. n'aurait jamais pu soupçonner l'existence quelques instants plus tôt dans le hall. Les travailleurs zélés allaient

et venaient dans l'étroit couloir avec une telle rapidité et agitation que le cheminement de K. derrière le messenger devenait de plus en plus pénible. K. se faisait couper la route à tout moment et devait ralentir ou se décaler pour éviter d'entrer en collision avec les employés. Malgré ses acrobaties, la distance entre le messenger et lui grandit inexorablement et il commença à le perdre une nouvelle fois de vue.

« Attendez-moi ! », fut-il obligé de crier, mais ni le messenger ni aucun des employés ne lui prêtèrent la moindre attention. Au contraire, les travailleurs qui avaient essayé de l'éviter jusque-là, n'hésitaient pas maintenant à le bousculer s'il se trouvait sur leur route. Tous portaient des costumes identiques de couleur grise et des dossiers si volumineux qu'ils devaient parfois les transporter sur des chariots contre lesquels K. butait en essayant de voir où allait le messenger. Certainement vers cette porte surélevée qu'il entrevoyait au bout du couloir, mais K. ne pouvait en être sûr tant la densité des corps limitait son champ de vision. L'idée de fuir lui traversa alors l'esprit, mais le souvenir des hommes de service et la complexité du parcours accompli dans les méandres du Château le retinrent. Il continua donc à se frayer un chemin jusqu'aux marches qui menaient à la porte. Comme K. arrivait au pied des marches, il vit que le messenger le montrait du doigt à deux hommes aux uniformes élaborés. K. se figea un instant, mais fut aussitôt rassuré par l'empressement et les manières affables du plus frêle des deux hommes.

« Excusez-nous, Monsieur, pour ses façons inusuelles, mais nous sommes passablement occupés ces temps-ci, » tint-il à expliquer en ajustant sur son nez de petites lunettes rondes dont les épais verres donnaient à ses yeux une dimension excessive et les faisaient comme sortir de sa tête. « Veuillez nous suivre : vous êtes attendu. » Par qui ? K. n'eut pas l'occasion de le demander que les deux hommes avaient déjà franchi le seuil de la porte. Il les suivit dans une galerie en pierre éclairée par la lumière du jour plongeant de lucarnes élevées. Ils se mirent à marcher, l'espace empli uniquement du bavardage incessant du petit homme aux lunettes rondes qui racontait mille et un détails insignifiants à propos de la vie du Château en suivant un chemin extrêmement tortueux dans le réseau de galeries qui s'entrecroisaient. Une fois à gauche, deux fois à droite, puis plusieurs fois à gauche et à droite, puis encore à gauche. Au énième carrefour de ce réseau, le petit homme cessa de parler et consulta du regard son collègue qui indiqua du menton la galerie partant sur la gauche. Sans attendre K. et reprenant aussitôt son discours, l'homme aux lunettes emprunta la nouvelle galerie, imité par son collègue, alors que K., distinguant la présence d'une discrète maquette du Châ-

teau, s'attarda, intrigué. La voix du petit homme et les bruits de pas s'éloignèrent, puis se rapprochèrent à nouveau.

« Ah vous êtes là ! » fit le petit homme aux lunettes qui était revenu sur ses pas. « Je crois que nous nous sommes perdus. »

K. leur indiqua la maquette. Les deux hommes contemplèrent bêtement l'objet, puis le plus petit des deux se gratta la tête et, reprenant ses digressions interminables, emprunta avec son collègue la galerie à l'opposé de celle qu'il venait de choisir. K. hésita un instant avant de se décider à les suivre.

Le chemin semblait absurdement long : K. n'aurait pas pu calculer le temps qu'ils avaient passé dans le réseau de galeries. Avaient-ils accompli un tour entier du Château ? Peut-être. K. n'avait aucun moyen de le savoir : le décor monotone n'offrait aucun point de repère et, de plus, les paroles abondantes du petit homme l'assommaient. Elles avaient perdu leur urbanité initiale et n'étaient plus que l'expression d'un zèle creux, de sorte que quand K. vit, sans plus s'y attendre, que la galerie aboutissait sur un escalier, il eut un sentiment de soulagement. Pourtant, celui-ci ne fut que de courte durée, car les marches irrégulières de l'escalier descendaient dans l'obscurité la plus totale.

« Par ici, » dit le plus imposant des deux hommes sur un ton sec. K. sentit une pression qui encercla l'un de ses avant-bras et fut conduit fermement de marche en marche en dépit de la crainte qui retenait chacun de ses gestes.

Au pied de l'escalier, le noir avait fait place à une pénombre confuse. K. percevait indistinctement des files de fonctionnaires divisés en groupes de longueur égale qui se croisaient en silence sans dévier d'une trajectoire précise au sein d'un hall en tous points semblable à celui parcouru précédemment avec le messenger, hormis le fait qu'il n'était pas doté d'ouvertures sommitales. Qu'étaient censés accomplir ces fonctionnaires ? Des tâches déterminantes, pensa K. en remarquant que leurs costumes étaient décorés de cordons et de rubans qui devaient attester d'un rang élevé parmi les bureaucrates du Château. K. en déduisit qu'il se trouvait désormais dans une partie plus centrale de la Construction, et donc plus proche que jamais du lieu de sa convocation.

Un regain d'inquiétude le saisit quand on le dirigea du bras entre les lignes silencieuses de fonctionnaires qui semblaient se relayer à l'infini en entrant et en sortant de couloirs pratiqués de chaque côté du hall. K. fut guidé vers un escalier dérobé qu'aucun des fonctionnaires n'empruntait. Celui-ci menait au début d'un couloir mal éclairé qui était longé à perte de vue de bancs vides à droite et de portes closes non numérotées à gauche. Les deux hommes de service précédèrent K. et ensemble ils passèrent devant des dizaines et des dizaines de portes.

Soudain, avec une certitude que K. n'arriva pas à s'expliquer, les deux hommes s'arrêtèrent net devant l'une des portes en tous points identique aux autres.

« Prenez place, » fit le petit homme aux lunettes rondes, indiquant le banc devant lui.

« On est arrivé ? » demanda K. avec nervosité.

« En effet, » répondit l'homme aux lunettes. « Mais il nous faut maintenant attendre... »

« Et ce sera long ? » fit K. en s'asseyant sur le banc sommaire.

Les deux hommes en uniforme l'imitèrent et se pressèrent contre lui, puis le plus petit dit : « Ça ne dépend pas de nous. » Et tandis que son collègue faisait frotter sa semelle droite contre le sol, l'homme aux lunettes tapota le pied du banc de son soulier gauche avant d'entamer une longue et ennuyeuse péroraison sur la lourdeur administrative des mécanismes de prise en charge des visiteurs du Château. Ne l'écoutant que d'une oreille, K. eut tout le temps de s'interroger sur ce qui l'attendrait derrière la porte. Ne serait-ce qu'une énième étape du cheminement interminable qu'on lui avait fait endurer, ou se trouverait-il cette fois dans le lieu de la rencontre dont parlait la lettre de ce matin ? Mais face à qui ? Sur ce point, la convocation ne donnait pas plus d'indices que les discours fumeux du petit homme. Le Comte Westwest l'accueillerait-il en personne, entouré d'un collègue d'experts, ou son cas serait-il traité par des subalternes ?

K. entendit des échos de pas lointains et des tintements métalliques provenant de l'autre bout du couloir. Se tournant vers la source du bruit, il ne put discerner la moindre forme. Les pas approchaient à une cadence martiale et les hommes en uniforme se levèrent du banc avec rigidité. K. hésita une seconde, puis se leva également et aperçut petit à petit deux silhouettes marchant côte-à-côte sans modifier leur allure qui paraissait infiniment lente tant la distance à couvrir était grande. K. se dit que les deux figures devaient être des gardes. Peut-être n'accomplissaient-ils que leur tournée habituelle, mais il en doutait. Ce doute se renforça à mesure que les gardes continuaient leur avancée. K. fut replongé à l'époque de son procès. Le souvenir des deux autres gardes qui l'avaient escorté hors du tribunal sous les moqueries de la foule refit péniblement surface. Une pensée affolante le frappa alors avec la force d'une certitude : on avait découvert sa vraie identité !

Les gardes étaient maintenant distinctement visibles. Ils portaient aussi des uniformes, mais parés de lourdes croix en bronze. Les deux hommes qui avaient accompagné K. reculèrent pour laisser place, dans l'étroit couloir, à la venue im-

minente des gardes. K. se raidit à la vue de leurs expressions vides et, lançant un coup d'œil en arrière, remarqua que le petit homme à lunettes et son collègue n'étaient déjà plus là.

« Venez ! » ordonna l'un des gardes en le saisissant avec fermeté. K. voulut dégager son bras en reculant quand il sentit une deuxième main massive lui serrer l'autre bras.

« Allons pas d'histoires ! » dit le deuxième garde d'un ton brutal en le traînant vers la porte qui s'ouvrit de l'intérieur par l'effet d'un mécanisme. K. ne put se défendre et, après quelques pas au sein d'un espace sombre et sans délimitations précises, on le fit asseoir à une chaise située excessivement loin d'un bureau où l'on devinait quatre hommes immobiles portant des toges noires. Les deux gardes desserrèrent leur étreinte et se placèrent derrière K. Il observa l'indigence de la vaste salle bien plus longue que haute. La scène qui s'offrait à lui renforçait ses pires soupçons. Ses jambes se mirent à trembler malgré ses tentatives de les maîtriser.

Un des hommes dit alors : « Vous êtes... » et K. entendit prononcer son vrai nom pour la première fois depuis l'Amérique. Il resta sans réaction, tétanisé. Comment connaissaient-ils sa véritable identité ?

« Vous vous êtes présenté au village du Château en tant qu'arpenteur... » résonna une deuxième voix.

« Vous êtes arrivé le dix-sept novembre mille neuf cent... » reprit la première voix avant que la deuxième ne se soit tue.

« Ce même jour, deux représentants de la loi et un condamné à mort ont été retrouvés dans un convoi... » dit une troisième plus métallique.

« Que vous avez saboté... » intervint la quatrième qui s'était tue jusqu'à présent.

« Non, » exhala K. sans comprendre.

« Vous avez ensuite séduit Frieda B. et Pepi S. dans le seul but d'échapper à votre crime... » poursuivit la première.

« Vous n'êtes qu'un usurpateur. »

« Un assassin. »

« Non ! » répéta K. plus fort, mais sans lui laisser le temps de répliquer, les deux gardes le soulevèrent.

« Condamné à la Machine ! » furent les dernières paroles qu'il entendit avant d'être emmené vers la porte derrière lui qui s'ouvrit une fois de plus sans l'intervention des gardes.

Il franchit le seuil et se retrouva dans un couloir désert où il n'y avait plus de

bancs. Les avait-on enlevés ou était-ce un couloir différent ? Tourné vers la porte qui s'était refermée, K. resta debout sans pouvoir penser à autre chose qu'à ces détails sans importance malgré (ou à cause de) la gravité de sa situation. Les deux gardes l'encerclèrent de plus près, leurs visages si proches que K. baissa la tête et fixa le sol. Ils restèrent dans cette position pendant un temps qui lui sembla à la fois infiniment court et interminable, puis la porte s'ouvrit et, cette fois, K. s'avança sans que les gardes n'aient à le pousser.

La salle où il pénétra devait être la même qu'il venait de quitter, mais comment se faisait-il que le plafond tout à l'heure si bas s'élevait maintenant beaucoup plus haut ? Sur sa droite, des éclats mats attirèrent son attention. Une forme menaçante s'y dressait, un appareil d'une monstrueuse complexité. Poulies, cordes et leviers parcouraient comme des veines sa structure en bois et grimpaient dans l'obscurité jusqu'à une sorte de herse où étaient fixées une multitude de pointes métalliques.

Soudain des paroles retentirent du centre de la salle. Au loin un homme se mouvait en toute liberté devant une tribune en hémicycle où s'alignait une rangée de huit personnages vêtus d'amples habits très foncés. De l'homme, K. ne pouvait discerner qu'un costume clair et une aisance qui contrastait avec la raideur ambiante. Sans ménagement, les deux gardes poussèrent K. qui buta contre un objet cloué au sol. C'était une chaise si basse qu'on la voyait à peine. On l'y enfonça et des murmures lui parvinrent alors de la gauche de la salle. En plissant les yeux, K. put voir une estrade sur laquelle une foule d'ombres était amassée. Un public ? Un jury ? K. ne put plus se soustraire à l'implacable évidence : il ne pouvait s'agir que d'un procès. De son procès !

« Messieurs les juges, » commença l'homme au costume clair, « je déclare ouvert le procès numéro... » K. entendit alors un chiffre très long et intercalé de plusieurs lettres, suivi d'un cliquetis qui semblait provenir du fond de la salle, caché derrière l'hémicycle. Le greffier, s'imagina K.

« Procédez Monsieur le Comte, » fit alors un des huit juges siégeant sur la tribune.

K. se crispa. L'homme au costume clair était donc le Comte Westwest ! Qu'il fût là en personne soulignait la gravité de la situation.

Le Comte prit une posture théâtrale et leva le bras en direction de K. « Nous reprochons à l'accusé ici présent, au-delà des actes qui lui ont valu la peine de mort au tribunal de F, les faits additionnels suivants : usurpation d'identité, délit de fuite aggravé, homicide volontaire et évasion préméditée. » À la lecture de ces

chefs d'accusation, K. tourna les yeux, attiré par les mouvements d'un homme en uniforme qui inspectait la partie inférieure de la Machine. « Ces faits, » poursuivait le Comte, « se sont déroulés sur une période couvrant les six derniers mois. Tout commença lorsqu'un convoi policier transportant deux officiers de la loi et deux condamnés fut retrouvé renversé sur le bord de la route qui menait au lieu d'exécution de G. Parmi les débris, on découvrit les cadavres des deux gardes et de quatre chevaux de trait. Après maintes recherches, le corps de l'un des deux condamnés fut repêché du fond d'un puits proche du lieu de l'accident. »

« Quel puits ? » voulut objecter K., mais les mots lui restèrent dans la gorge.

« Le lendemain, » enchaîna le Comte, « à l'auberge de notre village se présentait un homme qui disait venir de la ville de F. pour remplir un mandat d'arpentage. Pourtant, les mois passant, l'homme laissa traîner les mesures visant à l'obtention du mandat et chercha un poste secondaire et discret dans l'école du village. L'on garda sous étroite surveillance cet homme qui n'était autre que le condamné en fuite : vous ! »

Le Comte se tourna une deuxième fois vers K. qui fut troublé : ce visage ne lui était pas inconnu, mais il était trop éloigné pour que K. pût en discerner plus précisément les contours.

Un silence se fit où l'on entendit encore les cliquetis de la machine à écrire du greffier qui retranscrivait les paroles du Comte, frappant et noircissant les pages tel un mille-pattes. Puis plus rien.

« J'objecte, » s'entendit dire K. Sa voix lui parut faible et chevrotante. Il se redressa dans sa chaise et se força à répéter : « J'objecte ! » Les juges regardèrent enfin dans sa direction. « C'était un accident ! Je n'ai jamais tué personne, ni planifié quoi que ce soit. Une seconde nous roulions dans le convoi, et la suivante ils étaient tous morts. Les clés de mes chaînes scintillaient à portée de main. Dieu savait que je n'étais pas coupable et me donnait une chance de survivre, de pouvoir recommencer une vie nouvelle. Alors je l'ai saisie, je me suis détaché et enfui ! Voilà ma seule faute ! »

« Dieu ! » fit le Comte en se retournant vers les juges. « Il ose invoquer Dieu, lui qui a jeté dans un puits un homme sur le point de mourir ! Ce n'est pas Dieu qui l'a sauvé : l'accusé savait que le convoi allait s'écraser ! » Le Comte se rapprocha alors de K. « N'est-ce pas, Monsieur Rossmann ? » K. tressaillit involontairement. « Qu'avez-vous ? » ajouta le Comte avec sarcasme. « Vous ne pensiez tout de même pas échapper à votre propre identité ? Nous savons tout de vous, et de plus nous avons la preuve que vous avez saboté le véhicule ! »

Derrière lui, les membres du jury hochaient la tête.

« C'est faux ! » riposta K. « Quelles sont vos preuves ? »

« Nous avons un témoin ! » révéla le Comte. « L'autre condamné retrouvé dans le puits n'était pas encore mort quand nous sommes arrivés sur les lieux de l'accident. Il nous a tout raconté : cette fois, vous ne m'échapperez plus ! »

Le Comte s'approcha encore de K. qui se raidit : oui il connaissait cet homme, cette expression... Ils s'étaient déjà rencontrés, mais où ? Et pourquoi lui en voulait-il au point d'orchestrer ce procès qui virait à la vengeance personnelle ? Pas d'avocat pour le défendre, un jury fantôme et des accusations mensongères que les juges acceptaient en bloc.

« Raconté quoi ? » fit enfin K. « Mon codétenu était raide mort quand je me suis sauvé ! Si quelqu'un a saboté ce véhicule, ce n'est certainement pas moi ! Non seulement il m'était impossible de le faire depuis ma cellule, mais surtout j'aurais risqué ma propre vie ! »

Sa révolte - tolérée parce qu'elle amusait le Comte - se heurta à un silence hostile. Voyant que l'opinion des juges et du jury ne changerait pas quoi qu'il dise, K. s'abandonna à un sentiment d'impuissance et n'alla pas au bout de son raisonnement qui aurait ouvertement incriminé le Comte.

Le Comte reprit alors son attaque avec un regain de férocité : « Nous vous avons gardé à l'œil depuis votre arrivée au village, Rossmann : nous voulions voir à quel point vous vous enfonceriez dans votre infamie ! Et comme prévu, vous n'avez pas montré le moindre repentir ! Pour mieux vous fondre dans la vie du village, vous avez même séduit deux pauvres domestiques - comme vous savez si bien le faire ! Vous croyiez pouvoir ainsi ensabler les rouages lents mais inexorables de l'Organe Judiciaire du Château, mais en vous présentant ici aujourd'hui, vous vous êtes trahi, Karl ! Vous vous êtes condamné à la peine maximale ! »

Le Comte se figea à quelques pas de la chaise de K. qui cette fois le reconnut. C'était Abram, le bourgmestre de F. et vieil ami de son père ! Celui qui venait dîner chez eux tous les dimanches et qu'il avait toujours considéré comme un oncle !

« Ça te revient, mon garçon ? » enchaîna Abram. « Il n'y a jamais eu de Comte Westwest, seulement la justice et un humble serviteur de celle-ci : moi. Tu comprends maintenant la vraie raison de ta présence ici ? Cette bonne qui t'a soi-disant violé ? Un homme violé par une femme ! » dit-il avec un sarcasme que les juges apprécèrent. « Une excuse abjecte pour ne pas reconnaître son fils tout en évitant un scandale ! » Le greffier retranscrivait mécaniquement les mots d'Abram sur sa feuille. « Une histoire à dormir debout servant à protéger la réputation d'une influente famille dont le fils était un tel débauché qu'elle dût l'en-



voyer en Amérique dans l'espoir de le sauver!» grava la machine à écrire dans la peau de la page. «Tes parents croyaient-ils que tu bénéficieras d'une éternelle impunité parce que j'étais un ami proche de ta famille?» fit Abram en fixant K. de son regard tranchant. «Croyais-tu pouvoir profiter de mon autorité en tant que bourgmestre pour échapper à tes crimes? Alors vous faisiez tous gravement erreur, car ma vraie famille est la justice et personne, pas même les Rossmann, ne sont au-dessus de la loi!» L'encre continuait à couler sur la feuille du greffier. «J'ai donc fait mon devoir,» poursuivit Abram. «Alors que tu as abandonné ta domestique Johanna Brummer sans même avoir la décence de lui donner de l'argent pour élever ton fils Jakob, je les ai recueillis chez moi et j'ai fait connaître la honteuse vérité; je t'ai suivi à la trace jusqu'en Amérique grâce à la collaboration de ton oncle Sénateur; j'ai dirigé en coulisses le procès de la ville de F. contre toi; j'ai poussé pour la peine capitale afin que l'on sache que j'étais incorruptible et que je n'allais pas laisser des pervers agir impunément, surtout s'ils m'étaient proches. Que tu sois le fils d'amis intimes rend tes agissements infiniment plus haïssables, Karl: une société juste se doit d'exterminer les parasites de ton espèce!» Les juges ne cessaient de hocher la tête et une rumeur d'assentiment s'éleva même du jury, se mélangeant aux petits coups de machine à écrire qui se plantaient et se replantaient dans le papier. «Cette fois il n'y aura pas de convoi ni d'accident!» tonna Abram. «Tout sera exécuté et écrit ici-même!»

K. fut pris de vertige: Abram l'avait donc traqué tout ce temps comme un animal! Pour cette histoire avec Johanna qui avait eu lieu plus d'une quinzaine d'années en arrière? Pourquoi? Existait-il un lien intime entre eux? Lui avait-elle tourné la tête et fait perdre la raison? A cet instant, les gardes saisirent K. qui sentit sa chaise basculer en arrière et ses jambes remonter, de sorte qu'il se retrouva soudain en position horizontale. K. tenta vainement de se débattre, mais les gardes le tournèrent sur le ventre et son corps fut immobilisé par un entrelacement de sangles en cuir.

«Tu saisis enfin, n'est-ce pas?» fit Abram alors que de la ouate était enfoncée dans la bouche de K. «Tu comprends que je n'ai pas d'autre choix que de te condamner à la plus exemplaire des exécutions. La machine du Château rétablira la loi que tu t'es amusé à bafouer en frappant sa sentence sur ta peau!» La tête levée, Abram contempla les poulies et les cordes de l'appareil. «Cela m'a pris des années d'efforts, mais j'ai enfin la certitude de savoir que ma justice s'exercera dans toute sa splendeur!»

K. vit l'expression fanatique du bourgmestre qui exultait sous les regards approbateurs et les hochements de tête automatiques, et lorsque le cliquetis de la

machine du greffier mourut dans la salle, K. imagina quelle allait être sa peine, sa fin.

## Postface de «L'amitié»

### POUR UN NOUVEAU KAFKA

Si le manuscrit de «L'amitié» et une copie de la lettre de Max Brod à Esther Hoffe ne m'avaient pas été donnés en mains propres par un intellectuel aussi sérieux que Kurtz Plank, j'aurais pu penser à un canular. Franz Kafka avait-il vraiment cherché à compléter ses trois romans inachevés et à les rassembler en une trilogie ? L'idée était pour le moins déroutante, mais par respect pour Kurtz, je me résolus à considérer «L'amitié» plus attentivement.

Après plusieurs lectures, je restai partagé. Si l'écriture pouvait se rapprocher à plusieurs égards de celle de Kafka, il y avait pourtant une confusion stylistique qui me troublait. C'était à la fois le Kafka des premières nouvelles et celui des derniers romans : une prose à mi-chemin entre la légèreté et le fantasme de liberté de ses écrits de jeunesse<sup>18</sup>, et le dense cloisonnement de la maturité. Un étrange croisement littéraire qui me fit penser à la créature de sa nouvelle «Un Hybride» et me laissa songeur. Ce manuscrit était-il vraiment authentique ? C'était possible. Possible ! Je me mis à penser aux conséquences révolutionnaires qu'aurait une telle découverte, non seulement pour les amateurs de Kafka à travers le monde, mais pour la littérature toute entière. L'événement en jeu était d'une telle portée que je devais essayer d'en savoir plus.

Je transmis donc le manuscrit à des collègues experts en écritures de l'Université de Tübingen. Le résultat de leur analyse fut saisissant. Il s'agissait d'un manuscrit très probablement écrit de la main de Kafka qui datait d'une période allant de 1906 à 1910. Ces années dont on ne sait pas grand chose sont considérées par la critique kafkaïenne comme étant une période de gestation et de mutation stylistiques qui déboucha sur la publication de «La Métamorphose» et, plus tard, sur la rédaction de ses trois grands romans.

A moins que l'étude des experts en écritures de Tübingen ne soit réfutée, ce qui semble hautement improbable, elle mettra en doute plusieurs "faits" importants que les kafkologues prenaient pour acquis, à commencer par l'ordre chronologique de la création des œuvres de Kafka. En effet, il a toujours été établi comme

18 Je pense à plusieurs nouvelles du recueil «Considération» publié par Kafka à l'âge de 30 ans, dont «Des enfants sur la route» ou «Désir de devenir un Indien» par exemple.

une vérité incontestable que Kafka avait entamé la rédaction du « Disparu » en 1912, celle du « Procès » en 1914, et enfin celle du « Château » en 1922; or nous découvrons maintenant que des versions primitives des fins de ces trois romans avaient été écrites bien avant ! Voilà la critique kafkaienne soudain face à trois tâches cruciales. En premier lieu, il lui faudra découvrir pourquoi les fins du « Disparu », du « Procès » et du « Château » avaient été écrites avant le reste de ces romans et regroupées en une trilogie intitulée « L'amitié ». Ensuite, elle devra déterminer si les trois derniers chapitres constituant « L'amitié » avaient été composés sous forme de nouvelles indépendantes<sup>19</sup> ou s'ils faisaient partie de versions primitives des trois romans encore non retrouvées ou perdues. Enfin, elle devra également tenter de connaître la raison qui poussa Kafka à soustraire la trilogie au lot légué à Max Brod. Pour répondre à ces questions épineuses, seul le texte de « L'amitié » pourra nous aider. En effet, comme chaque expert de Kafka le sait, celui-ci n'a jamais mentionné l'existence d'une trilogie dans ses écrits autobiographiques ou ses correspondances.

Je relus donc « L'amitié » dans les moindres détails à la recherche de pistes et d'indices et, au cours de ce travail minutieux, une interprétation dérangeante s'imposa à moi. Kafka avait caché les fins de ses romans afin d'assurer sa notoriété future et de préserver sa longue amitié avec Max Brod. A première vue, cette affirmation peut paraître pour le moins *campata in aria* comme diraient nos amis transalpins<sup>20</sup>, mais c'est loin d'être le cas.

Depuis ma première lecture de « L'amitié », je fus frappé par ce titre énigmatique et difficilement compréhensible si l'on s'en tient au contenu du manuscrit. Pourquoi « L'amitié » ? Après tout, l'unique amitié qui unit deux personnages de la trilogie est celle, ambiguë, qui lie Giacomo et Karl Rossmann dans le dernier chapitre du « Disparu ». La seule autre référence à l'amitié est faite dans le dernier chapitre du « Château », lorsque K. reconnaît le bourgmestre et comprend qu'il n'est autre qu'Abram, « un vieil ami » de son père que K. considérait « comme un oncle ». Ce moment décisif et paroxystique où K. réalise à la fois l'identité de son persécuteur et sa sentence finale me semble être celui où le titre du manuscrit prend tout son sens ironique. L'amitié, oui ! Mais une amitié de sang qui ne lâche jamais prise, trouble, profonde et obsessionnelle.

Cette amitié fictionnelle est-elle inspirée de l'amitié qui unissait Kafka à Max

19 Comme le premier chapitre du « Disparu » qui fut d'abord écrit sous la forme d'une nouvelle intitulée « Le Soutier ».

20 C'est-à-dire « sans fondement ».

Brod dans la vie réelle? C'est possible. Beaucoup connaissent les relations conflictuelles entre Franz et sa famille, son sentiment d'être prisonnier de son identité et de ses racines<sup>21</sup>, mais moins de lecteurs savent que Kafka se sentait parfois tout aussi étouffé par l'amitié que lui vouait Max Brod<sup>22</sup>. Ce fait reste méconnu aujourd'hui, car une bonne partie de la critique kafkaïenne orthodoxe a tendance à fermer les yeux sur plusieurs facettes discutables de la personnalité de Max Brod, par reconnaissance pour ce que ce dernier a 'offert' au monde de la littérature<sup>23</sup>. C'est pourquoi je me fais un devoir de rappeler dans cette postface que, tout en étant un ami proche et dévoué de Kafka qui comprenait sa nature torturée et vénérât son talent d'écrivain, Brod voulait toujours tout savoir sur les projets littéraires et les histoires personnelles de Franz, parfois jusqu'à s'immiscer dans l'intimité de celui qu'il considérait comme un frère de cœur et d'esprit. Ainsi, Kafka comprit bien avant la rédaction de son mot testamentaire qu'il n'échapperait pas à ce bon Max et que sa maladie le rendrait tôt ou tard complètement désarmé face aux mille attentions de son ami. L'emprise de Brod sur la vie et le travail de Kafka était telle que nul autre n'aurait pu devenir son exécuteur testamentaire. C'était inévitable: Brod prendrait contrôle de son héritage littéraire le jour de sa mort. Kafka n'eut donc d'autre choix que de lui léguer ses écrits, lui céder son nom et lui donner le pouvoir de décider de ce qui adviendrait de son œuvre. Mais en s'arrogeant tous les droits sur l'œuvre kafkaïenne, Brod devenait du même coup un rouage central de la machine familiale que Kafka avait en horreur. Une machine qui déchiquetterait tôt ou tard la chair de son texte. Tout ceci, je le vois exprimé dans le dernier chapitre du « Château » avec l'engin de torture auquel K. sera enchaîné et mené à la mort<sup>24</sup>, ainsi qu'avec le personnage du bourgmestre Abram, croisement monstrueux entre amitié et famille qui s'érige en juge implacable et symbolise l'anéantissement de la liberté individuelle par les proches et la société en général. Il est donc fort possible que Kafka ait caché l'existence de « L'amitié » pour éviter que Brod voie un lien entre le bourgmestre Abram et lui-même et en soit profondément blessé. C'est une hypothèse

21 Voir notamment la « Lettre au père ».

22 Comme Kafka lui-même l'exprime à mots couverts dans plusieurs de ses « Lettres à Milena »

23 Une œuvre philanthropique qui n'en demeure pas moins très lucrative au vu des recettes astronomiques qu'engendrèrent - et continuent d'engendrer - les publications des œuvres de Kafka ainsi que la vente de ses manuscrits.

24 Un engin qui rappelle bien entendu celui de « La colonie pénitentiaire ».

plausible, mais il se peut également que Kafka ait soustrait une partie de son œuvre à l'attention excessive que lui portait Max Brod afin de la sauver des changements que ce dernier lui aurait nécessairement fait subir.

Je reviendrai sur cette deuxième hypothèse plus tard, mais en tout cas, quelle que soit la raison ayant poussé Kafka à dissimuler « L'amitié », la découverte de Kurtz Plank ébranle sérieusement le mythe du Kafka inachevé ou illimité. Contre ce mythe qui fait autorité<sup>25</sup>, nous (le Professeur Plank et moi-même) opposons une thèse révolutionnaire soutenant qu'en vérité Kafka avait toujours eu dans l'idée d'écrire une grande trilogie qui inscrirait « Le Disparu », « Le Procès » et « Le Château » dans un récit narratif complet ayant un début et une fin et suivant le protagoniste de New York au Château. Mais si tel est le cas, comment expliquer les treize ans qui s'écoulent entre le dernier chapitre du « Disparu » (où Karl Rossmann a dix-sept ans) et le premier du « Procès » (où Josef K. en a trente) ? La réponse se trouve dans les quelques notes suivantes de Kafka trouvées parmi les pages de ce que l'on peut désormais appeler le « Manuscrit Plank » et écrites en vue d'établir - sous forme de prologue, d'épilogue, ou de roman à part entière - le chaînon manquant entre « Le Disparu » et « Le Procès » :

*Karl Rossmann ne tient pas la promesse faite au détective Gerrald - le jour du départ, au port de New York, Karl sur le point d'embarquer pour l'Allemagne, décide soudain de monter à bord d'un paquebot en partance pour Panama - début d'un vagabondage de 13 ans à travers les tropiques - finit par retourner en Allemagne sous la fausse identité de Josef K., espérant ainsi éviter des ennuis avec la justice et sa famille - sa tentative est vaine - avant le début de la lourde procédure judiciaire à son encontre, Josef K. trouve un travail et un appartement, fréquente des prostituées*

Ainsi se terminent les notes de Kafka. Le long périple de Karl Rossmann alias Josef K. s'achève et - comme par un effet de miroir entre fiction et réalité - clôt du même coup la métamorphose stylistique qui façonna l'écriture de Kafka entre 1906 et 1910. S'ensuit le début du « Procès » et le lent effacement de l'identité du protagoniste de la trilogie qui perd au fil des romans son nom de famille (Rossmann) et ses prénoms (Karl, Josef), jusqu'à ne plus être qu'une initiale impersonnelle prisonnière d'autorités (la famille, la société, la justice) qui lui enlè-

25 Voir notamment « Kafka : pour une littérature mineure » de Gilles Deleuze et Félix Guattari ou « L'amitié » de Maurice Blanchot.

veront tout rêve de liberté.

A la fin de sa vie, Kafka chercha à éviter un destin similaire à celui de son alter ego en agissant de la façon la plus camouflée et calculatrice qui soit : il pria son ami Max Brod de brûler son œuvre. Une attitude surprenante, sachant que Kafka aurait pu la mettre au feu lui-même. Pourquoi ne l'a-t-il donc pas fait, si ce n'est parce qu'il avait le désir invoué d'échapper de façon posthume à l'anonymat et à l'oubli ? Ce désir-là passait par un pari fait sur la personnalité de Max Brod. Un pari sans trop de risques si l'on se réfère à ces mots de Brod : « Quand Franz me demanda de brûler ses papiers, je lui dis que je ne respecterais pas sa dernière volonté et que je mévertuerais à conserver son œuvre pour la postérité. Si Franz avait vraiment voulu que ses instructions soient respectées de façon absolue et finale, il aurait dû appointer un autre exécuteur testamentaire. »<sup>26</sup>

Kafka savait que Brod admirait trop son œuvre pour pouvoir la détruire : au fond de lui, il était convaincu que son ami et admirateur de toujours non seulement ne respecterait pas sa demande, mais au contraire ferait tout en son pouvoir pour publier ses textes<sup>27</sup> et révéler au monde son obscur génie (dont Kafka était très conscient malgré sa légendaire dureté envers lui-même). Voilà pourquoi je n'ai jamais cru au sérieux de son mot testamentaire. C'était du théâtre : un tour de magie narcissique. Kafka laissait à Brod le soin d'assurer son renom littéraire et, pour ce faire, lui léguait la majeure partie de ses écrits malgré le risque de manipulation qu'ils courraient dans les mains de son critique le plus intéressé. De toute façon, à partir du moment où Kafka refusait de détruire ses écrits lui-même, il n'y avait pas grand-chose à faire pour préserver son œuvre d'une influence externe. La seule façon dont Kafka pouvait garder une partie de ses textes inviolée était de la dissimuler pour qu'elle soit découverte bien après sa mort. Ainsi, il est très tentant de penser qu'il se résolut à cacher « L'amitié » dans le but de faire de ces trois chapitres une bombe à retardement qui éclaterait, tôt ou tard, à la face du monde, transmettant à la postérité une trace inaltérée de son esprit et assurant du même coup à l'exégèse de son œuvre une expansion infinie. Evidemment, toutes les hypothèses que j'ai avancées dans cette postface ne tiennent que si le manuscrit de « L'amitié » est authentique, un fait qui ne pourra jamais être validé ou invalidé avec certitude. Il faudra donc s'en tenir, tout

26 Postface de la première édition du « Procès » (1925).

27 Les textes que Kafka lui avait légués et aussi tous ceux qu'il avait donnés à d'autres intimes (dont Dora Diamant et Milena Jesenska).

comme dans l'étude des romans de Kafka, à des conjectures qui ne sont ni plus ni moins plausibles que celles avancées par Max Brod et la critique orthodoxe en pâmoison devant le mythe du Kafka inachevable. Mes conjectures, du moins je l'espère, jettent une lumière nouvelle sur l'œuvre de Kafka, mais aussi sur sa personnalité et ses relations d'amitié complexes avec Max Brod. Une complexité qui se manifeste tant dans l'intrigue de sa trilogie que dans la façon dont elle a été d'abord dissimulée, puis progressivement découverte. Quoi qu'il en soit, au delà des interprétations, il demeure un fait simple et indubitable : Kafka a choisi de lier le destin de son œuvre et de son nom à Max Brod, scellant ainsi leur amitié ambivalente pour toujours.

Pr. Jaroslav Boehme  
Tübingen, printemps 2000



## Note des traducteurs

La présente édition est une traduction de l'allemand d'un livre intitulé «Die Freundschaft» que nous trouvâmes par hasard lors d'un voyage en Ecosse, dans le désordre d'une échoppe excessivement fournie tenue par un vieux bouquiniste irlandais exilé à Tongue. Le livre maigre et d'apparence quelconque était enfoui pêle-mêle entre une collection de revues sur l'hippisme (numéros 18 à 54) et des annales sur les armoiries de la noblesse du Royaume de Belgique. Sur sa couverture n'était inscrit que le titre en noir sur fond blanc. En ouvrant le volume, la page de garde nous informa qu'un certain Wjatscheslaw Ivanovitch Roehmer l'avait publié à compte d'auteur dans la ville de Tübingen en l'an 2000. Au bas de la même page, nous apprîmes qu'il agissait de la 35ème copie sur 80 imprimées. Certainement pas un best-seller et pourtant, dès les premières pages, nous fûmes à tel point intéressés par cet ouvrage singulier que nous acceptâmes de payer la somme élevée que nous demandait l'inflexible bouquiniste. Les jours suivants, il ne nous fallut que quelques passages déclamés ça et là durant nos nombreuses traversées en ferry pour nous persuader que nous avions fait une très belle affaire.

En rentrant de notre périple écossais, nous lûmes «Die Freundschaft» du début à la fin avec attention. A la fois curieux et incrédules face au contenu invraisemblable du livre, nous entreprîmes des recherches pour trouver une mention de l'existence de la prétendue trilogie écrite par Kafka. Nos recherches furent infructueuses, tout comme celles faites pour retrouver le journaliste Kurtz Plank, le professeur Jaroslav Boehme et Jaromir David Hladik. En revanche, de l'éditeur W. I. Roehmer, nous retrouvâmes une trace potentielle en Ecosse justement. Il s'agissait de l'obituaire de quelques lignes d'un dénommé Ivan Roemer, «intellectuel marginal allemand d'origine russo-tchèque» mort dans les Orcades «le 21 octobre 2007 sans laisser de descendance». Nos découvertes s'arrêtèrent là. Les recherches ultérieures que nous fîmes sur Ivan Roemer et des versions de «Die Freundschaft» dans d'autres langues ne donnèrent rien. Toutefois, nous voulûmes croire que «Die Freundschaft» était plus qu'une supercherie littéraire et qu'il méritait une seconde chance de convaincre l'opinion dans un pays autre que celui où il avait été si peu considéré. Nous décidâmes donc de traduire ce texte dans l'espoir de le faire connaître du public francophone. Nous nous excusons pour les imprécisions qui ont pu se glisser dans les pages de notre version, et espérons qu'elles n'ont pas enlevé aux lecteurs le plaisir que nous n'avons cessé

de ressentir dès la première lecture de cette œuvre qui reste bouleversante quel qu'en soit l'auteur.

Nicola DeMarchi et Jeremy Ergas